

In memoriam : Hans Lietzmann (1875-1942)

Autor(en): **Meylan, Henri**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 133

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IN MEMORIAM

HANS LIETZMANN

(1875-1942)

Une vie de savant, simple et droite, interrompue trop tôt par un mal sans remède, telle nous apparaît la carrière de Hans Lietzmann.

Né à Dusseldorf en 1875, où son père, originaire de la Marche de Brandebourg, était fonctionnaire aux impôts, il a connu tout jeune les difficultés de la vie matérielle, donnant des leçons privées pour parfaire le maigre subside d'une bourse officielle et forçant les étapes afin de ne pas être à charge aux siens. Licencié en théologie à vingt et un ans, privat-docent à vingt-cinq ans, professeur extraordinaire d'histoire de l'Eglise à l'Université d'Iéna en 1905, puis à Berlin en 1924, après qu'il eut refusé un premier appel à la chaire de Harnack, trois ans plus tôt.

Ce qui caractérise l'homme, c'est la double formation de théologien et de philologue qu'il s'est acquise à Bonn, c'est son ferme propos d'appliquer les méthodes d'interprétation les plus sûres aux textes du Nouveau Testament et aux problèmes de l'Eglise ancienne. Non pas qu'il fût prédestiné à ce genre d'études. Ecolier, il se sentait attiré par les sciences exactes, les mathématiques et la physique ; jusqu'à la fin de sa vie, il a gardé un goût très vif pour l'astronomie. Ses premières leçons de *Volksbochschule*, raconte-t-il, furent pour initier des ouvriers de fabrique à la marche des étoiles, à l'aide d'un télescope de fortune qu'il avait construit lui-même à seize ans ; et l'une des plus belles récompenses de son enseignement universitaire à Iéna fut de recevoir de la maison Zeiss un instrument du même genre, mais autrement perfectionné.

C'est au gymnase de Wittenberg qu'il prit conscience de sa vocation, à la suite des leçons de grec d'un éducateur hors ligne, Heinrich Guhrauer, auquel il a rendu hommage dans son esquisse autobiographique ⁽¹⁾, en 1925,

N. B. Hommage présenté à la Société vaudoise de théologie, le 28 juin 1943.

⁽¹⁾ E. STANGE, *Die Religionswissenschaft der Gegenwart in Selbstdarstellungen* Bd. II (Leipzig, 1926). Les citations qui suivent sont tirées de là.

grâce aussi à l'influence discrète et profonde de son maître de religion, Hermann Halfmann. C'était le moment où le matérialisme d'un Büchner et d'un Haeckel venait battre en brèche les vieilles positions de la dogmatique chrétienne.

À dix-huit ans, son diplôme de bachelier en poche, il savait exactement ce qu'il voulait : il étudierait la philologie classique et la théologie, non seulement parallèlement, mais de manière à en faire un tout. L'Université de Bonn, où il s'inscrivit après deux semestres à Iéna, devait combler ses vœux. C'était alors la brillante période où le renom d'un Usener attirait les meilleurs esprits, les plus originaux, de Belgique et de Suisse aussi bien que d'Allemagne. Tandis qu'Eduard Grafe l'initiait aux problèmes du Nouveau Testament (« Je suis redevable à son séminaire », écrira Lietzmann, « de toute ma formation dans ce domaine, et ce que je dois à Grafe comme homme ne se laisse pas exprimer en quelques mots », p. 11), à la Faculté des lettres, Hermann Usener et Franz Bücheler, l'éditeur des *Carmina epigraphica*, allaient mettre à bonne école le jeune théologien qui voulait apprendre le métier de philologue et d'éditeur de textes.

« C'était quasi la tradition à Bonn de ne traiter en séminaire que des sujets sur lesquels le professeur était en train de travailler, et j'ai vu là quel stimulant c'est pour les étudiants de rivaliser ainsi dans la recherche avec le maître, au lieu de se borner à des exercices tout faits » (p. 12). C'est ainsi que les membres du séminaire d'Usener avaient en main la *Rhétorique* de Denys d'Halicarnasse, dans l'édition Tauchnitz, avec la collation des meilleurs manuscrits ; à tour de rôle, ils devaient mettre au net, *druck fertig*, une tranche de texte. Comment se procurer les connaissances indispensables de rhétorique ancienne et ce qu'il fallait pour établir le texte, c'était l'affaire de chacun. Et le maître y veillait : « sa critique sévère examinait avec une minutie impitoyable toutes les suggestions des élèves. Quelle fierté quand on trouvait une correction qu'Usener avait déjà insérée dans son exemplaire ou, mieux encore, qu'il jugeait nouvelle et pertinente » (p. 13). Quelques années plus tard, Lietzmann aura le privilège de servir de lecteur à Usener, atteint par une grave maladie des yeux. Et, jeune privat-docent, il n'hésitera pas à se mettre à l'école d'un de ses collègues, Georg Löschcke, pour s'initier aux méthodes de l'archéologie ancienne.

Ce travail acharné a bientôt porté ses fruits : à vingt et un ans, Lietzmann publiait, sur le conseil de Grafe, un mémoire de concours sur *le Fils de l'homme* (1896), qui lui vaudra la même année le titre de licencié en théologie. Cette contribution à la théologie du Nouveau Testament posait avec rigueur la question de l'origine de ce titre messianique, dont Lietzmann ne trouvait pas l'équivalent en araméen et qu'il s'interdisait, par conséquent, de faire remonter à Jésus lui-même. Le jeune licencié, qui affirmait ainsi sa maîtrise, au risque d'effaroucher les théologiens de « droite » par la hardiesse de ses conclusions, n'entrera point dans le ministère pastoral. « Prêcher m'inspirait une crainte toute particulière, qu'il m'a fallu bien des années pour

surmonter », nous avoue-t-il ; « monter en chaire me semblait impliquer une supériorité religieuse à l'égard des fidèles, et je ne me sentais pas à la hauteur de la tâche » (p. 16). Ce n'est que plus tard, pendant la guerre de 1914-1918, qu'il surmontera cette répugnance et se mettra à prêcher aux blessés de son hôpital d'Iéna.

Restait ouverte la carrière de l'enseignement secondaire. Lietzmann s'y prépara bravement, mais, grâce à l'appui de son maître Grafe, il put débiter, sans perdre plus de temps, dans la carrière universitaire, à Bonn même.

Il allait donner la preuve d'une capacité de travail peu commune et d'un sens pratique avisé en lançant les *Kleine Texte für Seminarübungen*, édités par Marcus et Weber. « Il s'agissait de fournir les textes nécessaires, présentés scientifiquement et si possible de manière intéressante, ces textes que la plupart des étudiants, l'expérience en fait foi, n'ont jamais eu entre les mains. » On sait le succès de cette collection qui compte aujourd'hui environ 170 fascicules, mais Lietzmann lui-même constatait, avec un peu de mélancolie, que les philologues en avaient fait un usage plus fréquent que les théologiens.

Un peu plus tard, avec l'appui du Père Ehrle, S. J., préfet de la Bibliothèque vaticane, les *Tabulae in usum scholarum* mettront à la disposition des débutants, pour le prix de six marks, une série d'admirables recueils de fac-similé, choisis par des gens du métier : manuscrits grecs et latins, inscriptions, papyrus, lettres des Réformateurs, etc.

Dès 1905, les premiers fascicules du *Handbuch zum N. T.* attestaient la compétence indiscutable et la largeur de vues du jeune professeur. Ici encore, il s'agissait de faire servir à l'exégèse du Nouveau Testament les méthodes les plus sûres de la philologie ancienne, d'offrir à l'étudiant un commentaire sobre, maniable, bourré de références aux textes mêmes, un commentaire qui fût véritablement un instrument avec quoi travailler et apprendre à travailler. On sait les services inappréciables qu'il a rendus et qu'il rend encore ; la formule même du *Handbuch* a été appliquée, il y a peu d'années, avec le même succès, aux livres de l'Ancien Testament ⁽¹⁾. Ce talent d'organiser le travail, de choisir ses collaborateurs et de faciliter aux jeunes la publication de travaux de valeur, Lietzmann l'a montré plus d'une fois, en lançant les *Arbeiten zur Kirchengeschichte*, avec K. Holl, ou les *Studien zur spät-antiken Kunstgeschichte*, en collaboration avec Rodenwald, de l'Institut archéologique de Rome, ou en reprenant la succession de Harnack à la tête de la Commission des Pères grecs, patronnée par l'Académie des sciences de Berlin. Dès 1920, il avait assumé, à la mort de Preuschen, la rédaction de la *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, et c'est un véritable magistère (« Zensorenamt ») qu'il exerça par sa chronique des livres parus, à la fin de chaque fascicule.

Pareille activité au service de la communauté ne l'empêchait pas de pour-

(1) Cf. *Revue de théologie et de philosophie*, 1935, p. 85, et 1943, p. 38 s.

suivre ses travaux personnels et d'en publier les résultats sous forme d'articles de revue, tels ses *Symbolstudien* dans *ZNW*, de 1922 à 1927, ou de communications à l'Académie de Berlin, toujours riches de substance et d'un jugement sûr ; il en est qui firent époque, comme la fameuse note sur les Mandéens, en 1930.

De vastes enquêtes dans les champs, trop délaissés par les théologiens protestants, de l'archéologie chrétienne et de la liturgique, aboutirent à des livres suggestifs et neufs, *Petrus und Paulus in Rom* (1915), *Messe und Herrenmahl* (1926) ; si certains détails extérieurs trahissent encore l'élève d'Usener, l'élève est devenu un maître, au plein sens de ce mot trop souvent galvaudé.

Rien d'étonnant qu'il ait désiré couronner ses travaux de détail par une œuvre de synthèse, une mise au point de ce que nous savons de l'Eglise ancienne ; ce sera la *Geschichte der alten Kirche*, qui devait compter six volumes et s'étendre jusqu'à la fin de la période antique. La maladie, hélas, puis la mort, l'ont empêché de réaliser ce vaste projet. Aux trois volumes parus de 1932 à 1938 vient de s'en ajouter un quatrième, consacré à la fin du IV^e siècle et au monachisme (1). Mais, telle qu'elle est, dans son inachèvement, l'œuvre provoque notre admiration ; elle s'est imposée d'emblée par la solidité du fond et le brillant de l'exposé.

On peut dire, sans risquer de se tromper, qu'elle deviendra classique, comme celle de Mgr. Duchesne. C'est la même maîtrise du sujet, le même dédain pour les discussions de pure érudition, dont l'auteur se refuse à encombrer les bas de page ; la même connaissance des sources qui affleurent parfois dans son texte et que l'on sent toujours sous-jacentes. Voici un simple détail, mais qui en dit long sur l'absence de préjugés de Lietzmann : parlant des fouilles de Doura-Europos, en Syrie, il ne craint pas de renvoyer son lecteur aux clichés parus dans *l'Illustrated London News* du 29 juillet 1933.

Pas n'est besoin de faire longuement l'éloge de l'historien (2). On s'est demandé, de nos jours, si Lietzmann était vraiment un théologien. Il vaut la peine de citer ici la préface qu'il a mise en tête de l'un des derniers fascicules du *Handbuch*, consacré par Leonhard Fendt à l'exégèse pratique du Nouveau Testament, *Die alten Perikopen* (1931).

« Un théologien bien connu » — il s'agit, est-il besoin de le dire, de Karl Barth, dans le *Römerbrief* — « a posé la question dans un de ses livres, si Lietzmann, par exemple, s'était jamais demandé sérieusement ce que c'est proprement que comprendre et expliquer le Nouveau Testament, s'il n'en restait pas à l'interprétation philologique et historique du document, sans

(1) Le premier tome fut encore signalé par René Guisan, dans cette *Revue*, 1933, p. 80. Les trois premiers volumes ont paru en traduction française, chez Payot. — (2) Voir aussi l'hommage funèbre de H. Bornkamm, paru dans *ZNW.*, t. 41, 1942, et l'article d'Eltester, dans la *Theol. Literaturzeitung*, janvier 1944, signalés dans cette *Revue* par Ed. Burnier, p. 157.

oser pousser jusqu'à la réalité même. Je puis répondre », écrit Lietzmann, « en mon nom et au nom de mes collaborateurs, que dès le premier jour je me suis posé très sérieusement la question et que je me la pose toujours à nouveau ; de tout temps j'ai su précisément qu'en matière d'exégèse, pour le théologien plus encore que pour tout autre, il s'agit de pénétrer jusqu'au fond, à travers la forme littéraire. Mais il ne fait pas doute pour moi que la condition indispensable, c'est précisément de comprendre le texte biblique tel qu'il est déterminé par la langue et par l'histoire, en allant aussi loin qu'il est possible. En d'autres termes, il s'agit tout d'abord de prêter attention à ce qu'a dit Jésus ou l'apôtre Paul, les yeux grands ouverts, sans leur couper la parole avec nos propres présuppositions théologiques. C'est précisément ce que le *Handbuch* veut enseigner à ceux qui s'en servent, et nous sommes les premiers à savoir que ce but ne peut être atteint que de manière approchée et imparfaite ; néanmoins ce chemin est le seul qui soit prescrit au théologien protestant.

» Mais lorsqu'après avoir écouté et saisi le texte, j'en viens à la chose, alors le dialogue prend la place du monologue de l'auteur biblique. Alors, j'ouvre la bouche et j'interviens dans l'entretien avec des questions et des réponses, avec mes doutes et ma foi, et le texte biblique cesse d'être un discours appartenant à un temps déterminé ; ce sont des paroles qui résonnent à travers les siècles et qui viennent répondre aux questions sans nombre jetées par l'humanité en proie à une détresse croissante. Ce sont des paroles qui m'atteignent moi-même et me mettent en la présence de Dieu. Car ce sont deux choses bien différentes que d'écouter Jésus et les apôtres parler avec les hommes de leur temps et que de s'approcher d'eux avec les questions d'aujourd'hui pour obtenir une réponse. Le *Handbuch* doit servir à la première de ces tâches, la seconde est d'un tout autre ordre, elle exige d'autres qualités de qui veut l'accomplir. Je dois dire que je m'efforce de mon mieux d'être à la hauteur de cette autre tâche, qui est proprement théologique, mais j'aime mieux le faire oralement, à l'auditoire ou en chaire, car j'éprouve une certaine crainte à fixer dans une page d'imprimerie des pensées de cet ordre, qui doivent recevoir une forme toujours nouvelle grâce à une expérience personnelle toujours renouvelée. »

Il n'est point superflu, me semble-t-il, d'attirer l'attention sur cette page trop peu connue, où Lietzmann, si réservé par ailleurs, a voulu définir sa position personnelle à l'égard des problèmes derniers qui sont impliqués dans le travail de l'exégèse. Quels que puissent être, en Allemagne, les difficultés et les obstacles de la recherche scientifique au lendemain de cette guerre apocalyptique dont les dernières phases lui auront du moins été épargnées, le nom de Hans Lietzmann restera attaché à un instrument de travail d'une rare précision, le *Handbuch zum N. T.* et à une œuvre de synthèse étonnamment vivante, la *Geschichte der alten Kirche*.

Henri MEYLAN.